

AU NOM DU FILS

Théo SAINT

Roman

© Théo SAINT

Tous droits réservés

Première édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 9789403884998

I

LA MAISON

Il fut réveillé par un bruit dans la pièce du bas. Pas un bruit fort. Le craquement d'un meuble qu'on remue avec précaution et le glissement d'un papier sur le bois. Il resta un moment couché sur le côté à écouter. À côté de lui la place où elle aurait dû dormir était vide et tiède encore. Elle s'était levée pour boire, sans doute, ou pour ce qu'on fait la nuit quand on est vieux. Mais le bruit se prolongea et il sut que ce n'était pas cela.

La fenêtre fermait mal. Le froid des criquets morts entraît dans la chambre avec une odeur qu'on ne sentait plus parce qu'on la sentait depuis trop longtemps. Carapace sèche, moisi, et quelque chose dessous qu'il n'aurait pas su nommer. Cela faisait des mois. Il se leva sans allumer. Le plancher gémit sous son poids. Il s'arrêta. Puis il continua jusqu'à la porte.

Il descendit l'escalier en posant les pieds aux endroits qu'il connaissait. Cet escalier, il le connaissait mieux que sa main.

Cinquante ans qu'il le montait et le descendait, et chaque marche avait sa voix propre, qu'il aurait distinguée parmi cent autres. En bas il vit la lumière jaune qui passait sous la porte du bureau. Il poussa la porte.

Elle était assise à la table. Une bougie brûlait dans une soucoupe et la flamme bougea dans le courant d'air qu'il avait fait entrer. Elle avait sorti une boîte en fer qu'il n'avait pas vue depuis des années. La boîte était posée sur le côté et son contenu était étalé devant elle. Des papiers. Des photos. Une enveloppe pliée. Et au milieu, une carte arrachée d'un magazine, jaunie aux pliures, étalée à plat sur le bois. Elle tenait l'index posé dessus comme on tient un enfant par l'épaule.

Elle ne se retourna pas tout de suite. Elle avait dû l'entendre venir mais elle ne se retourna pas. Quand elle leva la tête enfin il vit dans la lumière de la bougie qu'elle avait les yeux clairs comme elle ne les avait pas eus depuis longtemps. Ses cheveux étaient défaits sur ses épaules. Elle portait la robe de nuit blanche qu'elle mettait toujours en cette saison.

— Tu ne dors pas.

— Non.

— Tu cherches quelque chose.

— Je l'ai retrouvée. Je savais qu'elle était là. Je l'avais mise dans la boîte avec les autres choses.

Il s'approcha. Il posa la main sur le dossier de la chaise mais il ne s'assit pas. Il regarda la carte sur la table. C'était une carte d'un village d'Espagne. Le village était perché sur une colline au-dessus du confluent de deux rivières et la photographie le prenait du sud-ouest dans la lumière dorée d'une fin d'après-midi. On voyait les murailles, le château au sommet, les pierres tannées par les siècles, l'église, les toits en tuile qui descendaient en cascade. Au bas de la photographie il y avait un nom écrit en petites lettres. Il connaissait ce nom. Il l'avait connu avant elle. Il connaissait les pierres dorées et la rivière en bas et il

connaissait les murailles. Il y avait été il y a longtemps quand ils étaient jeunes et que rien n'était encore arrivé.

— Il faut y aller.

Il ne répondit pas. Il regarda la carte encore et il regarda la femme. Elle avait soixante-trois ans cette année. Mais dans la lumière jaune de la flamme elle aurait pu en avoir vingt et il aurait pu être de l'autre côté de la table comme il l'était quand ils étaient au club et qu'il lui montrait quelque chose qu'elle ne comprenait pas encore sur le harnachement d'un cheval.

— Il faut y aller. Tu sais qu'il faut y aller.

Il pensa au verger derrière la maison. Le verger qu'il n'allait plus voir depuis les criquets parce qu'il n'y avait plus rien à y voir. Le verger où dormait quelque chose qui n'était même plus de la terre maintenant. Il revit le bois qu'il avait rapporté ce jour-là il y a trente-cinq ans. Le bois qu'il avait choisi pour faire un cadeau et qu'il tenait dans ses mains quand il avait levé les yeux et qu'il avait vu son fils courir, et son fils tomber. Toutes les années entre cette image-là et cette nuit-ci. Trente-cinq ans pendant lesquels il avait su une chose et elle en avait su une autre, et chacun avait porté la sienne en silence dans la même maison.

— Demain.

Elle leva la tête plus haut. Ses yeux brillaient.

— Tu es d'accord.

— Oui.

— Tu sais qu'il nous attend.

Il ne répondit pas à cela. Il prit la carte avec précaution et il la regarda un moment encore sans rien dire. Puis il la reposa devant elle. Il referma la boîte en fer. Il prit la bougie dans la soucoupe et il la posa sur le rebord de la cheminée loin des papiers pour qu'elle ne mette pas le feu à la maison s'ils s'endormaient là. Puis il lui dit qu'elle devait remonter dormir. Elle se leva et plia la carte en quatre et la prit avec elle. Elle suivit son mari dans l'escalier sans lâcher la carte. Une fois dans le lit elle posa la carte pliée sur la table de chevet, souffla la lampe, et ne dit plus

rien. Mais lui ne dormit pas. Il resta sur le dos à écouter sa respiration jusqu'à ce qu'elle s'égalise et que le sommeil la prenne. Longtemps après il entendit dans la nuit le bruit des criquets morts que le vent déplaçait sur la terre devant la maison. Et neuf cents kilomètres au sud, dans la lumière dorée d'un village qu'il connaissait, quelque chose les attendait. Il sut qu'il faudrait y aller. Qu'il faudrait aller jusqu'au bout cette fois.

Il sortit avant le jour. Le ciel n'était pas encore bleu et l'est était à peine plus pâle que le reste. La terre devant la grange était grise et craquait sous ses pieds comme on marche sur des coquilles. Les criquets morts étaient partout depuis des mois et le vent les déplaçait d'un endroit à un autre sans les emporter vraiment. Ils s'amoncelaient dans les angles des bâtiments et au pied des murs et dans les creux du terrain. Au matin on en trouvait parfois une nouvelle couche apportée pendant la nuit et on ne savait pas d'où elle venait.

Il alla d'abord au pré où le cheval attendait. Le pré n'était plus un pré. C'était une étendue de terre nue où l'herbe avait été dévorée jusqu'à la racine et où les pierres affleuraient maintenant comme des os qui sortent. Le cheval avait passé la nuit attaché à une corde longue qui lui permettait d'aller jusqu'à un coin où il avait posé un tas de foin sec, le dernier qui restait de la réserve d'avant les criquets. Le cheval avait mangé son foin et il dormait debout dans le froid du matin. Quand il l'entendit venir il leva la tête.

C'était un vieux Mérens noir devenu gris-noir avec les années. Il s'appelait Bayard depuis qu'il était poulain. Cela faisait si longtemps que l'homme ne se rappelait plus d'un temps où il n'aurait pas été là. Bayard avait vingt-deux ans, ce qui était vieux pour un cheval. Pour un cheval qui avait survécu aux criquets c'était presque un miracle. Il avait tenu parce qu'on l'avait nourri sur ses propres réserves au début, et parce qu'ensuite il avait mangé n'importe quoi qu'on pouvait trouver. Et parce que les

bêtes solides tiennent longtemps quand on les a soignées toute leur vie.

La bête s'approcha de la barrière. L'homme posa la main sur le chanfrein et resta là un moment sans rien faire. Le cheval souffla. Sa peau frissonna sous la paume. Il y avait toujours eu entre cet homme et cette bête une chose qui ne passait pas par les mots.

— On va partir. Tu vas voir du pays.

Le cheval renifla. L'homme ouvrit la barrière, prit la longe, le mena à l'écurie. À l'intérieur traînait encore l'odeur de la paille d'avant. Il prit le temps de le brosser. Il commença par l'encolure et descendit lentement vers les épaules et les flancs. Il aimait ce moment. Il l'avait toujours aimé. Il avait été maître-chien à la Légion il y a longtemps, dans un pays qu'il n'aimait pas se rappeler, mais avant et après il avait toujours préféré les chevaux. Avec les chevaux le silence était plein. Avec les chiens il fallait commander.

Il vérifia les sabots un à un et fit ce qu'il fallait faire. Il regarda les jambes. Il passa la main le long des tendons. La bête avait vieilli plus vite cette dernière année. Tout le monde avait vieilli plus vite. Puis il sortit la charrette de la grange.

C'était une charrette à deux roues en bois cerclées de fer qu'il avait depuis le temps où il faisait encore les foins. Elle avait porté du bois, des outils, des sacs, du grain, des bidons de lait quand il y avait encore des vaches au village. Maintenant elle allait porter la femme. Il graissa les essieux avec ce qu'il restait au fond d'un pot. Il vérifia les roues — elles étaient bonnes. La flèche et les bras tenaient. Au fond il étendit la paillasse et posa dessus, pliées en double, deux couvertures épaisses qu'elle gardait depuis leur mariage. Elles avaient été lavées tant de fois qu'elles n'avaient presque plus de couleur. Il tendit une bâche au-dessus avec des cordes et deux piquets pliables qu'il pouvait monter ou démonter selon le besoin. La bâche pouvait être rabattue d'un côté ou de l'autre pour faire de l'ombre, ou pour protéger de la pluie. Tout cela il y avait pensé la veille et plus tôt

dans la nuit. Tout cela il y pensait depuis longtemps en réalité, sans savoir qu'il y pensait.

Quand le soleil fut levé il rentra à la maison. Elle était dans la cuisine. Elle avait allumé un petit feu dans le poêle avec du bois mort qu'il avait rentré la veille. Sur la table il y avait deux sacs ouverts et elle avait mis des choses dedans sans ordre. Quand il entra elle leva la tête.

— Je ne sais pas quoi prendre.

— Je vais t'aider.

Il fit le tri avec elle. Ils prirent ce qu'il fallait pour boire et pour manger. Il sortit les bidons en fer-blanc qu'il avait préparés depuis quelques jours déjà. Il en avait deux grands et trois petits, tous pleins de l'eau du puits qu'il était allé chercher quand il y avait encore de la lumière. Il sortit du cellier les conserves, qui n'étaient plus nombreuses. Du pâté en boîte. Des sardines. Des haricots en bocal. Une boîte de pêches au sirop qui restait de l'année d'avant et qu'elle avait toujours mise de côté pour les occasions. Il prit le pain dur qu'il avait fait cuire deux fois pour qu'il tienne. Des graines, des céréales sèches, du sel dans un petit sac en toile. Ce qui pouvait servir, et il laissa le reste.

Puis il sortit son fusil de chasse et il le posa sur la table avec la boîte de cartouches. C'était un fusil ordinaire qui avait appartenu à son père, et qu'il avait toujours entretenu. Il restait peu de cartouches. Une vingtaine peut-être. Il sortit aussi le couteau qui dormait dans un tiroir depuis quarante ans. Un couteau de combat qu'il avait gardé de la Légion. Lame noircie de douze centimètres, manche en bois sombre cerclé de laiton. Il ne l'avait pas servi depuis qu'il l'avait posé dans ce tiroir au retour. Il le sortit. Il l'ouvrit. Il regarda la lame, il la frotta avec un linge huileux. Il referma. Elle le regarda faire et ne dit rien.

Ils prirent les couvertures, les vêtements de rechange, deux bottes solides pour lui et de bonnes chaussures pour elle qu'elle ne mettait presque jamais. Un chapeau pour chacun. La lampe à pétrole et la bouteille d'huile qui restait, les allumettes dans une

boîte en fer, un briquet qu'il avait gardé depuis l'armée et qui marchait encore. La trousse à outils minimale, une hache à manche court, une pelle pliable, des cordes, du fil, des aiguilles. Pour les soins il avait préparé une boîte avec du désinfectant, des bandes, des ciseaux, des aiguilles à coudre, du fil de couture, une pince. Il y avait ajouté ce qui restait des médicaments dans l'armoire. Quelques cachets contre la douleur. Une boîte d'antibiotiques presque entière qu'on avait prescrits à elle l'an passé et qu'elle n'avait pas finis. C'était peu mais c'était tout.

Pour le cheval, un licol de rechange, des longes, le harnais d'attelage qu'il avait déjà sorti. Le sac de grain qui restait au fond de la grange et qui n'était pas grand. Un seau en métal pour l'eau. Pour eux deux il prit la carte d'Aínsa, qu'elle avait reposée pliée sur la table. Une carte routière de France qu'il avait dans le tiroir du buffet et une carte plus large qui montrait l'Espagne. Deux photographies qu'il sortit d'un cadre dans le couloir. Sur la première, leur jeune couple devant le club, lui en habits de monte et elle en robe d'été. Sur l'autre — celle-ci, il la prit sans le lui dire — eux deux pendant leur voyage en Espagne l'année où ils s'étaient mariés, à Aínsa précisément, devant les murailles dans la lumière du soir. Sur cette photographie ils étaient jeunes et heureux et ils ne savaient pas encore ce qui allait arriver. Il glissa les photographies dans une enveloppe et l'enveloppe dans une poche intérieure de sa veste.

Elle disparut dans le couloir pendant qu'il préparait l'attelage du cheval. Quand elle revint elle portait un autre sac. Petit. Pas plus gros qu'un sac d'enfant qui part à l'école. Il vit ce que c'était avant qu'elle ne le pose. Il ne dit rien. Elle posa le sac sur la table à côté du fusil et du couteau et elle le regarda comme si elle s'attendait à être contredite.

Il ne la contredit pas. Il fit signe que c'était bien.

— Il y a son pyjama. Et ses chaussures. Le casque. La voiture que tu as faite. Les photos. Le livre où il avait écrit son nom.

— Oui.

— Et le doudou. Tu te souviens du doudou.

— Oui.

— Je ne pouvais pas les laisser ici. La maison va peut-être brûler ou s'effondrer pendant qu'on sera partis. Les criquets pourraient revenir. Je ne pouvais pas.

— Tu as bien fait.

Elle se mit à pleurer sans bruit. Elle ne pleurait presque jamais. Il ne se rappelait plus depuis combien de temps il ne l'avait pas vue comme cela. Des années. Pas depuis le silence qui s'était installé entre eux après, et qui n'avait plus laissé sortir les larmes. Il s'approcha. Il n'osa pas la toucher tout de suite. Puis il prit le sac et le porta jusqu'à la charrette dehors. Il l'arrima à un endroit où elle pourrait l'atteindre depuis sa place sur la paillasse. Il le cala avec une autre couverture pour qu'il ne bouge pas dans les chocs. Quand il revint à la cuisine elle s'était essuyé les joues avec le revers de sa manche. Elle versait l'eau d'un bidon dans un autre pour ne pas en perdre une goutte.

Avant de partir il alla voir le voisin. C'était un vieil homme qui s'appelait Pélissier et qui vivait seul depuis la mort de sa femme, bien avant les criquets. Sa ferme était à un kilomètre par les prés. L'homme y alla à pied. Il passa devant le verger sans y entrer. Il s'arrêta seulement une seconde à la lisière. Le verger n'était plus un verger. Les pommiers qu'il avait plantés avec son père quand il était jeune homme étaient là, debout, mais ils étaient morts. Les criquets avaient mangé les feuilles et l'écorce et même le bourgeon des branches. Les troncs étaient blancs comme des os. Au pied du plus ancien — le pommier qui était déjà vieux quand son père l'avait pris en main — il y avait une pierre plate qu'il avait posée lui-même quelques semaines après la disparition. Personne d'autre ne savait ce qu'elle marquait. Il n'y avait rien dessous. Rien à mettre. Mais il avait posé la pierre quand même. Il continua son chemin. Le pré rasé jusqu'à l'os où les pierres affleuraient. Le mur effondré à mi-pente que personne n'avait

relevé depuis l'orage de l'avant-dernière année. La haie morte qui marquait la limite avec la terre de Pélissier. Il la franchit par le passage qu'ils avaient toujours utilisé pour aller d'une ferme à l'autre. De l'autre côté la terre était la même. La même cendre. Les mêmes os de pierres qui sortaient. Au loin la grange de Pélissier penchait sur le côté.

Pélissier était dans sa cour. Il fendait du bois mort avec une hache et s'arrêta en voyant venir l'autre. Il essuya son front avec le dos de sa main. Il était plus vieux que lui. Soixante-quinze peut-être. Il avait toujours été maigre et l'était encore plus maintenant. Sa peau était brune comme du cuir, ses yeux d'un bleu très pâle qui s'était délavé avec les années. Il attendit que l'homme arrive jusqu'à lui sans rien dire.

— Tu pars.

— Oui.

— Avec elle.

— Avec elle.

Pélissier hochait la tête. Il regarda du côté du sud comme si le sud avait quelque chose à dire de plus que l'homme ne voulait dire lui-même. Puis il planta la hache dans la souche où il fendait son bois.

— Viens.

L'homme le suivit dans la maison. Dans la cuisine il y avait une table en bois usée par trois générations de mains. Un poêle froid. Un fusil pendu à la cheminée. Deux verres dans un égouttoir au-dessus de l'évier. Pélissier prit les deux verres et les posa sur la table. Il alla dans un coin du cellier et il revint avec une bouteille où il restait un fond de quelque chose qu'on ne pouvait plus appeler du vin depuis longtemps mais que les deux hommes burent quand même. Pélissier servit en silence. Ils trinquèrent sans rien dire et ils burent. Le liquide piquait. Il avait un goût de bois et de chose qui ne ressemblait à rien d'autre.

— Vous reviendrez pas.

— Non.

— C'est mieux comme ça.

— Peut-être.

— Sûrement.

Ils restèrent un moment sans rien se dire. Pélissier reprit la bouteille et il versa encore un peu dans les deux verres. Ils burent à nouveau.

— Vous allez où.

— Espagne.

Pélissier le regarda. Il ne demanda pas pourquoi. Personne dans le hameau n'avait jamais demandé pourquoi. Mais il le savait peut-être. Tout le monde savait à peu près tout dans ce hameau et les vieux savaient encore plus que les jeunes parce qu'ils avaient toujours été là.

— C'est loin.

— Oui.

— Vous avez de quoi tenir.

— On tiendra ce qu'on tiendra.

Pélissier hocha la tête à nouveau. Il se leva. Il alla dans le couloir, ouvrit un coffre que l'homme n'avait pas remarqué, et en sortit un petit sac en toile qu'il avait gardé Dieu sait pour quoi. Il revint et le posa sur la table devant l'homme.

— Pour le cheval.

L'homme ouvrit le sac. C'était du grain. Pas beaucoup, mais propre, bon. Il regarda Pélissier. Il ne dit rien — il n'y avait rien à dire qui aurait été à la hauteur. Pélissier hocha la tête. L'homme aussi. Cela suffisait.

— Et toi. Tu vas rester.

— Je vais rester.

— Tout seul.

— Je suis tout seul depuis longtemps.

— Tu as de quoi tenir.

— J'ai ce que j'ai. Et puis je suis vieux. Je n'ai pas besoin de beaucoup.

Ils se levèrent en même temps sans s'être consultés. L'homme prit le sac de grain. Ils sortirent dans la cour. La lumière de la fin de matinée tombait sur la terre nue. Quelque part au loin un oiseau cria, ce qui était rare. Ils levèrent la tête tous les deux à la fois. Peut-être un corbeau. C'étaient les seuls qui tenaient encore. Ils se serrèrent la main. Des mains de paysans, sèches et larges, et qui tinrent l'une dans l'autre un moment plus long que d'habitude. Pélissier ne le regardait pas dans les yeux. L'homme non plus. Puis ils se lâchèrent. L'homme fit demi-tour et reprit le chemin par lequel il était venu. Quand il se retourna en haut du pré il vit que le voisin était encore là, debout sur le seuil de sa maison, à regarder sans bouger. Il leva la main. Pélissier leva la sienne. Ils restèrent ainsi peut-être trois secondes. Puis chacun rentra dans son monde.

Quand il revint à sa maison la femme l'attendait déjà installée dans la charrette. Elle avait mis son chapeau et un châle sur ses épaules. Elle tenait la carte sur ses genoux pliée en quatre. Le sac d'Antoine était posé près de sa cuisse. En s'approchant il vit qu'elle avait pris aussi un livre. Un mince cahier à couverture cartonnée bleue qu'il reconnut sans avoir besoin de le regarder de près. Un de ses cahiers où elle écrivait. Elle en avait écrit pendant trente ans, pour les enfants de sa classe et pour elle-même. Elle l'avait posé à côté de la carte.

Il rangea le sac de grain de Pélissier dans la charrette. Il vérifia une dernière fois les arrimages. Le tour du cheval. Le harnachement. Bayard attendait sans bouger. La bête savait. Les chevaux savent toujours quand on s'apprête à partir loin.

Il rentra dans la maison une dernière fois. Il fit le tour des pièces du rez-de-chaussée. La cuisine vide. La salle où ils mangeaient les dimanches du temps où il y avait des dimanches. Le bureau où elle avait travaillé et où il avait trouvé la carte cette nuit. L'escalier. Il monta. La chambre où ils avaient dormi pendant trente-cinq ans. La chambre d'amis où personne n'avait jamais

dormi. Et au bout du couloir, la chambre qu'il ne nommait plus, dont la porte était fermée depuis trente-cinq ans, sauf quand elle l'ouvrait elle pour faire la poussière qu'il n'y avait pas à faire.

Il s'arrêta devant cette porte. Il n'entra pas. Il posa la main à plat sur le bois. Le bois était froid. Il resta ainsi un moment. Puis il retira sa main et redescendit l'escalier.

Dans la cuisine il prit la clé qui était accrochée à un clou près de la porte d'entrée. Il sortit. Il ferma la porte à double tour comme s'il avait pensé qu'ils allaient revenir. Il mit la clé dans la poche de sa veste. Il ne se demanda pas pourquoi il fermait. Il fermait parce qu'on ferme.

Il prit Bayard par la longe et fit avancer la charrette dans le chemin qui descendait du hameau vers la route. La charrette gémit sur ses essieux. Les roues laissaient deux traces dans la poussière de criquets. La femme était assise sur la paille, le dos appuyé contre la couverture roulée qu'il avait installée en guise d'oreiller. Elle ne se retourna pas pour regarder la maison. Lui non plus. Mais il avait dans la tête la porte fermée à clé et la clé dans sa poche, le pommier mort et la pierre plate, Pélissier qui était encore peut-être sur son seuil à les imaginer descendre. Quand ils arrivèrent à la route, qui n'était plus qu'une bande d'asphalte craquelée envahie par la cendre des criquets, il s'arrêta. Il regarda dans les deux sens. Personne. Rien que la route et les collines pelées, et au-dessus le ciel sans oiseaux. Il fit prendre à Bayard la direction du sud. Le cheval baissa la tête et avança au pas que les vieux chevaux prennent quand on leur dit que le voyage sera long.

La femme dit quelque chose à voix basse qu'il n'entendit pas. Elle parlait à son fils, sans doute. Il ne demanda pas. Elle parla encore un peu, doucement, sans s'adresser à lui, et il marcha à côté du cheval en écoutant sans écouter. Au bout d'un moment elle se tut. La route descendait par paliers entre des champs vides. Au loin sur la droite on apercevait la silhouette d'un village qu'ils contourneraient. Plus loin encore, à peine visible

dans la brume de chaleur, les premières collines plus basses où le plateau s'inclinait vers le sud.

Ils descendirent ainsi du plateau, l'homme et la bête et la femme dans la charrette avec un sac d'enfant sur les genoux et une carte d'un village qui les attendait à neuf cents kilomètres au sud. Derrière eux le hameau se referma sur la maison fermée à clé, sur le pommier blanc et la pierre plate qu'il marquait, et sur le gouffre lointain qui n'avait jamais rendu ce qu'il avait pris.

II

LA PREMIÈRE ROUTE

Le premier jour ils ne firent pas beaucoup de chemin. Peut-être douze kilomètres. Peut-être quinze. Il ne comptait pas. Le soleil de fin d'été tapait fort sur la route et la bâche au-dessus de la charrette était tendue d'un seul côté pour lui faire de l'ombre à elle. Lui marchait à côté de Bayard sans chapeau et le soleil lui cuisait le cou. Il n'aimait pas marcher chapeauté. Il ne l'avait jamais aimé. Il avait posé son chapeau à côté d'elle sur la paillasse en lui disant qu'elle le lui rendrait quand le soleil tournerait.

Pendant la première heure il ne pensa à rien de précis. Il regardait le pas de Bayard. La cadence des sabots sur l'asphalte craquelé. Le balancement des reins du cheval sous le harnais. Le craquement régulier des essieux de la charrette. Ces bruits-là étaient les bruits du voyage et il fallait s'y habituer parce qu'on allait les entendre longtemps. Il y a dans toute marche un moment où le corps se met au pas et oublie qu'il fait quelque chose. On n'était pas encore arrivés à ce moment. Cela viendrait peut-être au troisième ou au quatrième jour.

À un moment il leva les yeux et il regarda la route devant. Une ligne droite qui filait sur deux ou trois kilomètres avant de disparaître derrière une butte. Cette ligne droite n'avait pas de fin. La fin était dans neuf cents kilomètres au sud, et il n'y avait pas une seule ligne droite qui irait jusque-là mais une succession

de routes, de chemins, de sentiers, de passages, qu'il faudrait choisir une par une. Il avait toujours su cela, mais il le ressentait pour la première fois physiquement. C'était autre chose de marcher sur une route que d'en regarder la carte.

La route suivait la crête entre deux vallons. Sur la gauche on devinait au loin la silhouette d'un château fort en ruine que les criquets n'avaient pas touché parce qu'il n'y avait rien à toucher dessus. Sur la droite la terre descendait par bandes de champs morts. De temps en temps une grange isolée. De temps en temps une carcasse de voiture abandonnée sur le bas-côté, déjà rouillée par une saison, déjà mangée par le temps comme tout le reste. Personne n'avait dû passer par cette route depuis longtemps. L'asphalte était soulevé par endroits par les racines mortes des bordures et il fallait que l'homme trouve le bon passage pour la charrette.

Vers le milieu de la matinée ils croisèrent un panneau routier. Il était à demi tombé sur le côté de la route, comme si quelque chose l'avait poussé sans le casser. L'homme arrêta Bayard. Il lut. Le panneau indiquait des kilométrages vers des villes du sud qu'il connaissait toutes : Brive, Cahors, Toulouse. Les chiffres étaient déjà des choses qui n'avaient plus de sens dans ce monde-là, parce qu'on n'y arriverait pas par les routes que les chiffres mesuraient, et que les villes elles-mêmes n'étaient plus tout à fait ce qu'on avait connu. Mais il lut quand même. Il pensa que c'était une habitude qui ne se perdait pas. Lire les panneaux quand on les croisait. Comme on regarde l'heure à l'horloge d'une église même quand on n'a pas de rendez-vous.

— Qu'est-ce qu'il dit.

— Brive 90. Toulouse 300.

— C'est loin.

— C'est à peu près sur le chemin.

— Tu sais par où on va.

— Je sais à peu près.

Elle hocha la tête. Elle ne demanda pas plus. Il prit la longe et il fit avancer Bayard. Le cheval reprit son pas comme s'il n'avait pas eu d'interruption. L'homme pensa que les bêtes avaient cette grâce. De ne pas comprendre les arrêts pour panneau. De continuer la marche dès qu'on les y remettait.

Vers midi ils s'arrêtèrent dans le creux d'un fossé où il restait un peu d'ombre sous le talus. Il défit la longe de Bayard mais il ne le déharnacha pas. Il sortit un peu d'eau pour lui dans le seau. Le cheval but lentement. Lui s'assit à côté de la roue et il but au goulot d'un des bidons. Elle but à son tour. Elle ne descendit pas de la charrette. Elle se redressa sur le coude et elle attrapa le bidon qu'il lui tendait.

— Tu n'as pas faim.

— Pas encore.

— Il faut manger un peu.

Elle prit le bout de pain dur qu'il lui passa et elle le mâcha longtemps avant de l'avalier. Lui en mangea aussi un morceau. Il regardait la route devant et la route derrière. Il pensait aux distances. Il pensait qu'ils n'iraient pas vite avec le cheval vieux et avec elle qui ne pouvait pas marcher longtemps. Il avait calculé en gros qu'ils mettraient deux mois. Peut-être trois. Il fallait qu'ils arrivent avant le froid des Pyrénées et il ne savait pas s'ils y arriveraient.

— On va passer où.

— Bien plus tard. Pour le moment on descend.

— Dis-moi quand même.

Il sortit la carte de France de sa poche et il la déplia sur ses genoux. Elle se pencha un peu pour regarder.

— Là. On est là à peu près. Et on va descendre vers la vallée. Après il faudra passer le fleuve. Et après on continuera plus au sud.

— Et on arrive.

— Plus tard. Beaucoup plus tard.

— Combien plus tard.

— Je ne sais pas.

Elle reposa son dos contre la couverture. Elle ferma les yeux. Le soleil filtrait à travers la bâche et faisait une lumière jaune sur son visage. Elle dit quelque chose qu'il n'entendit pas bien et il pensa encore qu'elle parlait à son fils. Mais cette fois il tendit l'oreille.

— Antoine sait qu'on vient.

Il ne répondit pas.

— Je le lui ai dit cette nuit. Avant que tu descendes.

Il replia la carte et il la remit dans sa poche. Il se leva. Il alla rattacher la longe de Bayard et il vérifia une fois encore les sangles du harnais. Le cheval avait baissé la tête et somnolait debout. L'homme posa la main sur son flanc. La peau était chaude sous sa main. Il pensa qu'il faudrait s'arrêter plus souvent. Le cheval était vieux et la chaleur le prenait.

Quand il revint vers la charrette elle dormait. La bouche entrouverte. Une mèche grise tombée sur la joue. Il resta debout un moment à la regarder. Il pensa à elle à vingt ans dans le pré du club, debout devant un poney qu'elle n'osait pas approcher, et il pensa à la femme qu'elle était devenue dans la longue marée des années qui sépare la jeunesse de maintenant. Il ne s'attardait jamais sur ces choses d'habitude. Il ne savait pas pourquoi il s'attardait là. Peut-être parce qu'ils étaient sortis de la maison et que sortir de la maison était comme sortir d'un sommeil qui aurait duré trop longtemps.

Ils reprirent la route au milieu de l'après-midi quand le pire de la chaleur fut passé. La descente continuait. Le paysage devenait moins rude. Les collines s'arrondissaient. Il y avait encore par endroits des bouquets d'arbres morts qui se tenaient debout par habitude, mais on commençait à voir aussi des arbres qui avaient survécu en partie. Des chênes dont une branche sur deux portait encore une trace de feuilles brunies. Des frênes dont l'écorce

n'avait pas été entièrement mangée. Comme si les criquets ici n'étaient pas passés aussi méthodiquement que sur le plateau.

Il marchait à côté du cheval et il regardait. Il avait toujours su lire la terre. C'était une chose qu'on apprend en y vivant cinquante ans et qui ne se transmet pas. La terre lui disait que la vague des criquets avait été plus mince ici, ou plus rapide. Que peut-être plus bas il y aurait encore des choses à manger pour la bête. C'était une petite chose mais c'était la première bonne nouvelle depuis qu'ils étaient partis.

Vers la fin de l'après-midi ils virent une ferme isolée à quelques centaines de mètres de la route. Une petite maison en pierre avec un toit en partie effondré et une grange. De la fumée montait d'une cheminée. C'était la première fumée qu'il voyait depuis des semaines. Il s'arrêta. Il regarda longtemps la fumée. Elle s'élevait droit dans l'air sans vent et elle disait quelqu'un est là.

Elle s'était redressée dans la charrette. Elle regardait aussi.

— Il y a quelqu'un.

— Oui.

— On va y aller.

— On va voir d'abord.

Il observait. Il n'y avait pas d'autres signes de vie que la fumée. Pas de bête dans la cour. Pas de mouvement aux fenêtres. La porte de la grange était ouverte et noire. Il pensa que ce pouvait être un homme seul ou ce pouvait être autre chose. Dans ce monde il fallait penser aux deux. Il glissa la main sur le côté de la charrette et il sentit sous une couverture le bois du fusil qu'il avait calé là. Il ne le sortit pas. Il continua à observer.

Au bout d'un long moment la porte de la maison s'ouvrit et un homme sortit. Il portait un seau. Il alla jusqu'à un puits dans la cour, il tira de l'eau, il rentra. La porte se referma. L'homme avait vu un homme seul et plutôt vieux et qui marchait droit. Il n'avait vu personne d'autre.

— On y va.

Il prit Bayard par la longe et il quitta la route. Le chemin qui menait à la ferme était à peine visible sous l'herbe morte. La charrette tressautait sur les pierres. Il alla lentement pour ne pas la secouer dans la charrette et pour que l'homme dans la maison ait le temps de les voir venir. C'était une règle qu'il avait apprise à la Légion. Quand on s'approche de quelqu'un qui peut avoir peur, on s'approche lentement et on se montre. On ne court pas. On ne se cache pas.

À cinquante mètres de la maison il s'arrêta. Il leva la main pour qu'on le voie. La porte s'ouvrit et le même homme sortit. Il avait un fusil dans les mains cette fois. Pas pointé. Tenu d'une main par le milieu, le canon vers le bas. C'était un homme d'environ soixante-dix ans, large d'épaules, avec une barbe blanche taillée court et un regard qui ne cillait pas.

L'homme leva la voix juste assez pour qu'on l'entende.

— On passe. On ne voulait pas déranger. On a juste vu votre fumée.

L'homme le regarda. Il regarda la femme dans la charrette. Il regarda le cheval. Il regarda longuement le harnais et les roues et la bâche. Comme quelqu'un qui sait évaluer ce qu'il a en face. Puis il abaissa son fusil et il le posa contre le mur de la maison.

— Approchez.

L'homme fit avancer Bayard de quelques pas et il s'arrêta encore. Le cheval baissa la tête. L'homme à la barbe blanche s'avança jusqu'à eux. Il regarda la femme encore. Elle lui sourit un peu. Elle avait un beau sourire quand elle voulait, encore maintenant. L'homme hocha la tête sans rendre le sourire.

— Vous allez où.

— Au sud.

— C'est large, au sud.

— Espagne.

L'homme cligna des yeux une seule fois. Il regarda à nouveau la femme. Puis il se tourna vers l'homme et il dit ce qu'il avait à dire.

— Vous pouvez passer la nuit dans la grange. Il y a de la paille encore. Il y a un point d'eau pour la bête. Demain matin vous repartez.

— Merci.

— Je ne fais pas un cadeau. Je ne veux pas qu'on dorme sur la route si près de chez moi. La route attire d'autres gens.

— Je comprends.

— Vous avez des armes.

— Un fusil. Un couteau.

— Vous les laissez dans la charrette quand vous êtes dans la grange. Je vous fais confiance pour ça.

— D'accord.

L'homme se tourna et il fit signe de le suivre. Il les mena à la grange. À l'intérieur il y avait en effet de la paille en tas dans un coin, sèche et propre. La grange était grande et le toit n'était effondré que d'un côté. De l'autre côté on était à l'abri si la pluie venait. L'homme fit entrer Bayard. Il défit le harnais. Il mena la charrette à côté du tas de paille pour que la femme puisse dormir dedans en s'allongeant complètement. Elle descendit pour la première fois depuis le matin et elle se tint un moment debout en se tenant à la roue. Ses jambes étaient raides. Elle marcha lentement jusqu'à la paille et elle s'y assit. Elle regarda autour d'elle comme une enfant dans un endroit nouveau.

L'homme à la barbe blanche les laissa s'installer. Il était reparti vers la maison. Quand l'homme eut fini de s'occuper du cheval il sortit à son tour. L'homme l'attendait sur le seuil.

— Vous voulez de la soupe.

— Si vous en avez.

— J'en ai pour trois. Ça fera pour trois.

L'homme alla chercher la femme. Il la prit par le bras pour qu'elle se lève. Elle marcha à côté de lui jusqu'à la maison. Elle marcha lentement mais elle marcha. À l'intérieur c'était une cuisine de paysan avec un poêle en fonte qui chauffait et une marmite

dessus. La maison sentait la fumée et l'eau. Il y avait sur la table trois bols ébréchés et trois cuillères et un quignon de pain noir. L'homme s'appelait Bessière. Il leur dit son nom et il ne demanda pas les leurs. L'homme le lui dit quand même. L'homme hocha la tête. Ils s'assirent. Bessière servit la soupe. C'était de la soupe avec ce qu'on pouvait avoir dans ce monde-là, des grains et des choses séchées et un peu de gras qu'il avait gardé Dieu sait où. Mais elle était chaude. C'était de la nourriture chaude pour la première fois depuis longtemps.

Ils mangèrent en silence. Bessière les regardait sans les fixer. Elle mangeait plus que l'homme n'aurait cru. Le pain noir se trempait bien dans le fond du bol. Quand il eut fini Bessière se leva et il alla chercher quelque chose dans un buffet. Il revint avec une petite bouteille qu'il déboucha. Il versa une goutte dans trois petits verres. Ils trinquèrent. Le liquide brûlait comme un médicament.

— Vous ne tiendrez pas longtemps comme ça.

L'homme le regarda.

— Pourquoi.

— Le cheval. Il est vieux. Il n'a plus de force dans le pas. Vous l'avez vu marcher. Vous savez.

— Je sais.

— Et elle.

Il ne finit pas sa phrase. L'homme ne répondit pas. La femme regardait son bol vide. Elle ne semblait pas avoir entendu, ou alors elle faisait celle qui n'avait pas entendu.

— Vous voulez continuer.

— Oui.

— Je dis ce que je dis. Je ne dis pas de pas y aller. Je dis vous ne tiendrez pas comme ça.

— On verra.

Bessière hocha la tête une dernière fois. Il rangea les bols. Il dit qu'ils pouvaient dormir maintenant. Il leur donna une lampe à huile pour traverser la cour. Il ferma la porte de sa maison

derrière eux sans la verrouiller, ou peut-être en la verrouillant, l'homme ne sut pas.

Dans la grange elle s'allongea dans la charrette sur la paille et il rabattit la bâche pour la chaleur. Lui s'allongea dans la paille à côté. Bayard ronflait doucement, debout, dans son coin. L'homme écouta longtemps le souffle de la femme et celui du cheval et le froissement de la paille quand l'un d'eux bougeait. La lune sortit par la fenêtre ouverte de la grange. C'était la première lune qu'il regardait vraiment depuis longtemps. À cette heure-là Péliissier devait être seul dans sa maison sans personne à qui parler, et quelque part au sud, à neuf cents kilomètres de là, il y avait un village qui s'appelait Aínsa et où la femme avait posé son fils il y a longtemps sans qu'il sache comment l'en faire descendre.

Au milieu de la nuit il se réveilla. Pas pour rien. Pour le bruit léger de quelqu'un qui se déplaçait dehors. Il resta immobile dans la paille. Il écouta. Pas un pas pressé. Un pas régulier qui faisait le tour de la grange, à distance. L'homme pensa à Bessière. Il pensa que le fermier faisait peut-être un dernier tour avant de se recoucher pour de bon. Ou qu'il vérifiait s'ils étaient bien installés. Le pas s'arrêta près de la porte de la grange. L'homme attendit. Le pas repartit. Il s'éloigna vers la maison. L'homme pensa que c'était bien. Que c'était quelqu'un qui dormait peu et qui veillait sur ce qu'il avait.

Il resta éveillé un moment. Il pensa à la maison là-haut. À la porte qu'il avait fermée à clé. À la clé dans la poche de sa veste qu'il avait posée à côté de lui dans la paille. Cette clé n'ouvrirait peut-être plus jamais cette porte. C'était drôle d'avoir verrouillé une maison qu'on ne reverrait pas. Pourtant il l'avait fait avec le geste qu'on a quand on s'absente une journée, comme s'il devait revenir le soir avec la femme et trouver la maison comme on l'avait laissée. Le geste avait été le geste ordinaire. L'esprit savait quelque chose que les mains ne voulaient pas savoir.

Il pensa au verger derrière la maison. Au pommier mort. À la pierre plate qu'il avait posée. Cette pierre resterait là quand lui ne serait plus là pour la voir. Ni le verger ni la pierre n'avaient besoin de témoin pour être ce qu'ils étaient. C'était bien comme ça. Les choses qu'on faisait pour les morts n'avaient pas besoin de témoin. Elles tenaient toutes seules dans le silence du monde. Il finit par dormir.

III

LA ROUTE DE TRAVERS

Il fut debout avant le jour. La grange était fraîche et l'aube n'avait pas encore touché le ciel par le toit ouvert. La femme dormait. Bayard avait les yeux mi-clos et les oreilles basses. L'homme sortit dans la cour et il vit que de la fumée montait à nouveau de la cheminée de Bessière. L'homme s'était levé encore plus tôt que lui. C'étaient des hommes qui dormaient peu.

Il alla chercher de l'eau au puits. Il en remplit le seau pour le cheval. Il remplit aussi un des bidons qu'il avait à moitié vidés la veille. L'eau était froide et claire. Il en but dans le creux de sa main. Il pensa qu'il faudrait apprendre à reconnaître les bonnes eaux pendant le voyage. Toutes les eaux ne seraient pas comme celle-là.

Quand il rentra dans la grange la femme s'était redressée. Elle avait défait la mèche grise qui lui tombait sur la joue et elle la repassait derrière son oreille avec un geste qui datait d'avant qu'elle ait des cheveux gris. Elle le regarda.

— On y va.

— Bientôt. Je vais aller saluer.

— Tu lui diras merci.

— Je lui ai déjà dit.

— Dis-le encore.

Il sortit. Bessière était devant sa porte avec un bol fumant qu'il tenait à deux mains. Il fit signe de venir. L'homme traversa la